Et il ne faudrait point croire que ces sentiments fussent particuliers à l'Allemagne. Lorsque, quelque cinquante ans après la mort de Théophano, le doge vénitien Domenico Selvo épousa une princesse byzantine, les contemporains ne furent pas moins scandalisés de la vie « si molle, si délicate », que menait l'étrangère. Ne lui fallait-il pas, pour sa toilette, au lieu d'eau ordinaire, de la rosée, que chaque matin ses serviteurs allaient recueillir? Ne couvrait-elle point sa personne de parfums, toujours vêtue de soieries somptueuses et les mains soigneusement gantées? Et surtout, au lieu de manger avec ses doigts, — comme tout le monde, — ne poussait-elle pas le raffinement jusqu'à se faire couper ses aliments par ses eunuques, pour les prendre ensuite avec une fourchette d'or? De si scandaleuses innovations méritaient un châtiment céleste. A force de faire abus des aromates et des essences, la dogaresse vit son corps tomber en pourriture, et l'odeur qui s'exhalait de sa personne était si répugnante que tous s'éloignaient d'elle et qu'elle mourut lamentablement abandonnée.

Ainsi, par une étrange contradiction, les gens d'Occident unissaient à l'admiration de Byzance, de ses richesses, de ses splendeurs, de sa prestigieuse civilisation, une instinctive défiance contre ses élégances corruptrices et perverses. Les princes latins sollicitaient à l'envi l'honneur d'une alliance impériale : les peuples avaient peur de ces belles enchantresses d'Orient, qui leur semblaient surtout faites pour altérer les rudes et fortes qualités dont ils étaient fiers. Sur l'Occident tout entier Byzance mettait l'empreinte de ses arts, de son industrie, de son